

Le transsexualisme n'est pas une maladie

L'OMS retire la transidentité des maladies psychiatriques. Les neurosciences soulignent une origine biologique. Mais le tabou reste énorme. - Texte: Catherine Ernens -

L'OMS, l'Organisation mondiale de la santé, vient d'annoncer qu'elle souhaite retirer la transidentité, le fait d'avoir le sentiment d'appartenir au sexe opposé, de la liste des maladies mentales. Le débat continue pourtant à faire polémique, en particulier entre psychiatres. D'éminents experts continuent à clamer qu'il s'agit, au pire, d'une pathologie et, au mieux, d'une difficulté à être heureux. C'est donc prudemment que l'OMS avance. L'objectif est de réduire la stigmatisation des personnes transgenres et de leur donner accès à des traitements.

"C'est biologique, c'est développemental, ce n'est ni culturel ni génétique, et cela fait partie de l'humanité", assène Julie Bakker, directrice de recherche FNRS à l'Université de Liège. Ses dernières recherches, rendues publiques le mois passé, le démontrent. Ainsi, le garçon qui se sent fille n'a pas moins d'androgènes, mais l'hormone va agir différemment dans son cerveau. Or, le réseau hormonal est crucial dans la différenciation sexuelle. C'est au niveau des récepteurs que ça se

joue. Pour qu'une hormone agisse, elle a besoin d'un récepteur, un peu comme une clé a besoin d'une serrure pour que la porte s'ouvre.

"On pense que l'origine se situe au niveau des serrures", poursuit le docteur Julie Bakker. Avec ses collègues du Centre d'expertise sur la dysphorie sexuelle du VU University Medical Center, aux Pays-Bas, elle a examiné les différences d'activation cérébrale des jeunes transgenres. L'étude a porté sur des ados (garçons et filles) "dysphoriques". L'imagerie par résonance magnétique (IRM) a permis d'évaluer les schémas d'activation du cerveau en réponse à une phéromone connue pour produire une activité spécifique au genre.

"On sait aujourd'hui que le réseau neuronal est important dans la différenciation sexuelle. C'est subtil. On l'observe dans le choix des jouets et la manière de jouer. Les garçons vont effectivement plus vers les camions et les filles vers les poupées. Le garçon transgenre va vers la poupée. Son réseau neuronal fonctionne autrement", explique Julie Bakker. On note au passage que le choix des jouets n'est pas aussi culturel que cela. *"On a mené la*

même expérience avec des singes, avec les mêmes résultats entre le choix des petits mâles et femelles", poursuit Julie Bakker.

Avant la naissance, l'appareil génital se développe le premier trimestre, le cerveau ensuite. Ce sont donc des développements différenciés. Comme pour l'homosexualité, on naît transgenre. À partir de 2-3 ans, un garçon ou une fille sait qu'elle n'est pas ce que son apparence génitale lui impose. Suivant la culture, les préceptes moraux et religieux, les parents seront plus ou moins réceptifs à cette situation. Un garçon sur 10.000 et une fille sur 30.000 est concerné. Ce sont les chiffres de ceux qui se présentent en clinique. Mais on pense qu'un nombre très important de personnes "dysphoriques" échappe à toute prise en charge et aux statistiques.

L'incongruence de genre

Les pays membres de l'OMS devront voter le retrait de la transidentité des maladies psychiatriques en 2019. Le document entrera en vigueur en 2022. Cette Classification internationale des maladies (CIM) n'avait pas été mise à jour depuis 1990. La nouvelle classification comporte un chapitre consacré à la santé sexuelle. Il recouvre des affections comme l'"incongruence de genre", à savoir le transsexualisme, classé jusqu'alors avec les troubles mentaux. La nouvelle classification de l'OMS - la CIM-11 - prévoit également un nouveau chapitre sur les médecines traditionnelles qui n'avaient jamais été répertoriées dans ce système (voir notre dossier).

Les hormones ne sont pas des bonbons

Aux Pays-Bas, une équipe interdisciplinaire prend en charge les enfants dès l'âge de 6, 7 ans. Cela n'existe pas en Belgique. Ces enfants sont suivis et peuvent désormais recevoir un traitement qui va inhiber leur puberté pendant quatre ans. À 16 ans, ils pourront recevoir le traitement hormonal qui leur permettra d'accéder au genre

désiré. Les traitements hormonaux à l'âge adulte ne permettront jamais d'effacer certains traits irréversibles comme la mue de la voix ou les traits de visage. *"Les premiers ados que nous avons traités vont très bien. Ils sont socialement bien acceptés. Un traitement hormonal précoce est idéal. Mais on ne peut pas jouer avec des hormones comme avec des bonbons. Il faut faire attention et aussi éviter qu'ils ne s'achètent des hormones sur Internet et fassent n'importe quoi"*, explique Julie Bakker.

Transgenres à l'adolescence

Les recherches de Julie Bakker et son équipe vont maintenant se porter sur le rôle des hormones pendant la puberté sur le développement du cerveau et les différences transgenres, pour guider et améliorer les futurs diagnostics et la prise en charge des adolescents présentant une dysphorie de genre. *"Nous serons alors mieux équipés pour soutenir ces jeunes, au lieu de simplement les envoyer chez un psychiatre en espérant que leur détresse disparaîtra spontanément"*, conclut Julie Bakker.